

Année C - Premier dimanche de l'Avent - Luc 21, 25-36

L'année liturgique commence comme elle s'est terminée : par la lecture d'un grand discours qu'on appelle techniquement discours eschatologique c. à d. discours sur les choses dernières, ce qui doit arriver en dernier lieu, mais qui est plus connu sous son nom populaire de discours sur la fin du monde. Gardons le nom, même si on ne l'aime pas beaucoup.

Ce sont des pages difficiles. Il faut tout un trousseau de clefs pour y pénétrer.

Je vous en propose trois et bénissez-moi de ne pas ouvrir toutes les portes.

Première clef :

Le contexte historique. Le discours sur la fin du monde, on le trouve chez Marc et Matthieu et Luc. Or, leur évangile à tous les trois, date d'après 70 c. à d. qu'ils ont été écrits sous le coup d'événements extrêmement graves qui ont marqué profondément les esprits : la chute de Jérusalem en 70. L'empereur Romain Titus s'est emparé de la ville et a rasé le temple.

La destruction du temple, c'était la fin de l'histoire, une sorte de 11 septembre à la x^{ième} puissance. Vous en aurez une pâle idée si vous imaginez Saint-Pierre de Rome et le Vatican détruits de fond en comble par une attaque kamikaze.

Et encore ! Ma comparaison est boiteuse : nous ne sommes pas attachés à des pierres, si belles soient-elles, si lourdes d'art et d'histoire. Nous ne devrions pas l'être. Nous sommes les disciples de celui qui a dit à la Samaritaine : « L'heure vient où ce ne sera plus ni à Jérusalem ni sur cette montagne que vous adorerez le Père, car les vrais adorateurs du Père le font en esprit et en vérité. »

Mais il n'en allait pas ainsi pour les Juifs : le temple était le centre et le cœur de la religion juive, tout tournait autour de lui. On l'aimait, le temple, on s'y rendait chaque année en joyeux pèlerinage, Jésus l'a fait comme tout le monde, le pèlerinage annuel à Jérusalem, c'est même au cours d'un de ces pèlerinages que ses parents l'avaient perdu...

Les premiers disciples de Jésus avaient, comme Jésus, en bons juifs, continué de fréquenter le temple. Peut-être l'auraient-ils encore fait s'il avait encore été debout. Ils en ont fait leur deuil, parce que l'histoire avait choisi pour eux.

C'est ma première clef : ruine du temple, impression de vivre une fin du monde.

Une fin du monde ? Je ne pourrais pas mieux dire : c'est ma *seconde clef*.

Le temple détruit, Jérusalem effacée de la carte, est-ce que ce ne serait pas cette fin du monde, ces catastrophes cosmiques annoncées par la Bible ?

Car il y a incontestablement, dans le premier testament, une tradition apocalyptique. Avec un arsenal d'images à vous donner froid dans le dos, on vous parle de la fin des temps.

Les sectes en ont fait leur inépuisable fonds de commerce et l'apocalyptique est devenue une composante de l'imaginaire occidental. Pensez au *Dies irae* : « jour de colère que ce jour-là » (il s'agit du jour du jugement final) qui est une accumulation de catastrophes et dont on a dit qu'il a contribué à modeler notre occident (rien de tel, à ma connaissance, dans les autres civilisations, uniquement dans le judaïsme d'où il provient, puis dans le christianisme et l'Islam).

Tradition apocalyptique incontestable donc : ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans la bible et elle n'est, fort heureusement, pas trop importante.

Mais pourquoi ce bruit et cette fureur ? Pourquoi cette « fin du monde » ? On n'y croit pas mais on joue à se faire peur comme celui qui disait : « le diable, je n'y crois pas mais j'en ai peur » ?

Croit-on vraiment que Dieu viendra un jour tout casser comme un enfant gâté casse le jouet dont il est fatigué ? Ou c'est nous qui aurons tout gâché et il faudra tous nous noyer dans un nouveau déluge ? Mais où va-t-on chercher tout ça ?

Je crois qu'il y a quelque chose de positif dans ce qu'on appelle la fin du monde, ce fatras d'images à vous glacer les sangs : c'est la conviction que l'univers, la création tout entière, retournera à Dieu dont il est venu, il aura part à la transfiguration de toutes choses et ce sera comme une nouvelle naissance, belle et douloureuse comme une naissance, il y aura un jugement, un tri. Il ne s'agit pas tant de fin du monde que de fin d'un monde, il s'agit de cieux nouveaux et de terre nouvelle, de la nouveauté de la terre et des cieux.

C'est une cosmologie un peu naïve mais elle est belle, elle est pieuse. Non pas affirmation scientifique, mais message religieux, choses que nous croyons : le cosmos vient de Dieu et y retournera comme il en est venu : le retour de toutes choses à Dieu est le pendant, à l'autre bout, au commencement, de l'idée de création.

Il me reste une *troisième clef* : c'est celle que je préfère parce qu'elle nous concerne, elle donne le ton de tout l'avent qui commence : au fond, les premiers chrétiens attendaient ardemment que ce monde *passe*, (non qu'il *cesse* mais qu'il *passe*, pour faire place à quelque chose d'autre et de plus beau), que le Seigneur vienne sur les nuées du ciel achever son œuvre, que le Règne de Dieu arrive enfin. Ils en avaient envie et ils l'attendaient, ils n'en avaient pas peur,

ils étaient persuadés que cela ne tarderait pas : ça se voit bien chez saint Paul.

Et ils se sont trompés,
et le monde continue à tourner et le Seigneur n'est pas venu,
et l'histoire a pris une vitesse de croisière.
Et nous qui nous étions moqués des Juifs qui attendaient le Messie -
alors que nous savions très bien, nous, qu'il est déjà venu ! -, nous
sommes décidément leurs frères, ce sont eux qui ont nous ont
inoculé le virus de l'espérance qu'ils ont inventée, comme, dit-on, les
musulmans ont inventé la foi et les chrétiens la charité.

L'attente et le désir et l'espérance sont choses merveilleuses :
elles sont comme les poids dans les vieilles horloges, ces poids qui
mettaient tout en branle et faisaient bouger le temps.

Il faudrait garder le meilleur de l'attente des premiers chrétiens.
Pas la tension mais l'attente calme et confiante, décidée et active.

Prier souvent le Seigneur de venir, si pas sur les nuées du ciel, au
moins, de plus en plus, dans notre cœur.

Lui dire souvent, ce sont les derniers mots de l'Écriture :

Viens Seigneur Jésus !

Année C - 2^{ème} dimanche de l'Avent - Luc 3, 1-6

Pour dater le début de la prédication de Jean, Luc convoque tous les
grands de l'époque.
On dirait une tribune officielle pleine de gens importants qui vont
assister à un défilé :

ce sont tous les personnages de l'histoire qui commence et on nous les présente comme, au début d'une pièce de théâtre, on énumère les personnages.

Vous voulez bien qu'on les regarde de près ? Ce peut être utile pour comprendre la suite.

Un peu d'érudition...

Donc :

A tout seigneur tout honneur : *Tibère*, empereur de Rome.

La Judée est occupée par les troupes romaines, elle est devenue une province de l'empire, elle est administrée directement par Rome.

On ne porte pas les Romains dans son cœur.

Ponce Pilate, le gouverneur romain, nommé par Rome, un proconsul, un Gauleiter, aurait-on dit durant la dernière guerre.

Il ne connaît rien aux affaires juives, il n'y comprend rien.

Les Juifs sont pour lui une bande de dangereux fanatiques.

A côté du temple, à Jérusalem, parce que c'est l'épicentre des troubles de toutes sortes,

les Romains ont prudemment installé une forteresse.

Il est vrai que les choses sont compliquées, les Juifs ont un statut spécial : ils sont les seuls à jouir du privilège de ne pas devoir rendre de culte à l'empereur, chose qui était exigée des autres.

Le bonhomme est rude, méprisant, brutal, il accumule les erreurs et les charges de police.

On le retrouvera dans le procès de Jésus où les évangélistes lui donnent finalement un beau rôle, mais c'est à tort, à ce qu'il semble.

Rome, un jour, lassée de ses gaffes, le dégommera et il finira sa vie exilé en Gaule.

Anatole France a imaginé un dialogue avec Pilate, vieillard finissant, au sujet de l'affaire Jésus à laquelle il avait été mêlé :

« Il se faisait appeler Jésus le Nazaréen et fut mis en croix pour je ne sais quel crime : te souvient-il de cet homme, Ponce Pilate ? »
Ponce Pilate fronce les sourcils, porte la main à son front comme quelqu'un qui cherche dans sa mémoire puis après quelques moments de silence, il murmure :
« Jésus ? Jésus le Nazaréen ? Je ne me rappelle plus. »

Hérode

On l'appelle roi, le roi Hérode, mais c'est un roitelet à la tête d'un pays grand comme une province belge, la Galilée, c'est un vassal de Rome surveillé par Rome.
Il est vaguement juif, fils d'Hérode le grand, celui qui a bâti le temple et fait massacrer les enfants.
Rome n'attend de lui que deux choses : qu'il fasse régner l'ordre et remplisse les caisses.
Moyennant quoi, on ferme les yeux.

Hérode n'est pas populaire à cause de son train de vie et de ses mœurs dissolues. Il vit avec la femme de son frère et Jean mourra de le lui avoir reproché.

Anne et Caïphe, les grands prêtres de cette année-là (il y avait un roulement chez les grands prêtres).
Nous ne les connaissons pas personnellement mais nous savons ce qu'étaient les prêtres et le temple.
Le pouvoir des prêtres était immense.
(Il ne faudrait d'ailleurs pas dire les prêtres car le mot nous fait penser au modèle actuel. Il vaudrait mieux parler de « sacrificateurs » parce qu'ils passaient leur temps à tuer des bêtes.)
Ils sont les maîtres du temple et le temple est le centre de toute la vie religieuse et de la vie tout court :
7000 prêtres y fonctionnaient par roulement hebdomadaire, et environ 10.000 lévites (musiciens, gardiens, entretien).

Il n'y a qu'un temple, à Jérusalem, on s'y rend en pèlerinage chaque année,
comme les musulmans vont à La Mecque.

Voilà présentés les personnages.

Question : pourquoi Luc les a-t-il convoqués pour en arriver à Jean ?
Quelle idée a-t-il derrière la tête ?

Car enfin, si je poursuis mon image des apparatchiks regardant un défilé un 1er mai sur la Place Rouge, on se demande : qui regardent-ils ? Qui défile ?

Et l'on voit déboucher de je ne sais où, de son désert, un grand escogriffe, mal vêtu, mal nourri, mauvais caractère, passionné de Dieu, et qui invite à faire pénitence et à se convertir : Jean.

Il dit : changez-moi tout ça !

Vous, les montagnes, les montagnes d'orgueil, baissez donc la tête, perdez de votre superbe !

Et vous les ravins, les vallées, les humbles, qui n'osez pas vous tenir debout, redressez la tête, tenez-vous debout ! Dieu ne vous veut pas plus couchés qu'orgueilleusement debout.

Les chemins tortueux, redressez-les ! Soyez vrais !

Tous : convertissez-vous !

Il y a un contraste entre les deux parties de l'évangile : les grands de ce monde d'un côté, Jean de l'autre : Luc veut-il suggérer que la vraie histoire n'est pas celle qu'écrivent les grands de ce monde (« L'histoire ? Un récit plein de bruit et de fureur écrit par un idiot » disait Shakespeare) mais que c'est la conversion personnelle qui importe ? C'est un peu simple, je n'aime pas qu'on déshabille saint Paul pour habiller saint Pierre, qu'on déprécie les efforts que font les hommes pour améliorer la planète, même s'ils devaient être de fieffés coquins.

Je vous laisse la question.

Année C - 3^{ème} dimanche de l'Avent - Luc 3, 10-18

Comme dimanche passé, la scène est occupée par Jean.
Il est vraiment important, Jean, puisqu'il a droit à deux dimanches.
On vous a présenté l'homme, vous savez tout sur lui, je vous parle de son message, un message de conversion.

Il y a une permanence de Jean, une pérennité du message de Jean.
On ne va pas à Jésus sans passer par lui.

Sur les iconostases des églises orientales, ces parois peintes qui séparent le chœur de la nef des églises, on le voit toujours représenté, avec la Vierge, aux côtés du Sauveur, l'une à droite, l'autre à gauche.

Et dans notre vieux confiteor, on disait « Je confesse à Dieu tout puissant, à la bienheureuse Vierge Marie, à st Michel Archange, à st Jean Baptiste, aux saints apôtres Pierre et Paul, à tous les saints et à vous mon Père... » : je ne garantis pas l'ordre des préséances, mais je suis sûr que Jean était bien là, parmi les officiels, à la tribune.

C'est avec lui que les choses sérieuses commencent. Pour nous préparer à la naissance du Sauveur, l'Église ne nous donne pas rendez-vous à la crèche où pourtant l'enfant nous attend, elle ne nous invite pas à faire joujou avec l'enfant Jésus, elle nous attend au bord du Jourdain, là où Jean prêche, elle place la rude parole de Jean comme préalable à Noël.

Accueillir la Nativité veut dire d'abord, pour nous, écouter le message de conversion de Jean.

Ne réduisons pas Noël à n'être que quelques moments d'attendrissement devant un enfant qui vient de naître. Noël est cela sans doute, il ne faudra pas boudier notre plaisir, mais ne réduisons pas Noël à n'être qu'un anniversaire.

La naissance de Jésus ne nous sauve pas, elle ne nous concerne pas si nous n'entendons pas les paroles de Jean. Jésus pourrait naître cent fois, s'il ne naît pas dans nos cœurs, cela ne nous sert à rien.

Jean prêche la conversion et si on accepte de changer de vie, on se fait baptiser c. à d. qu'on traduit cette volonté de conversion dans le geste symbolique, vieux comme le monde et commun à bien des religions, d'être plongé dans l'eau, de recevoir le baptême parce que l'eau symbolise la mort et la vie, elle tue et elle fait vivre, elle donne la mort et elle donne la vie.

Et l'on voit les foules accourir à Jean pour lui demander ce qu'elles doivent faire. Et Jean donne des réponses claires et pas compliquées.

Il y a plusieurs choses simples à faire remarquer sur ce texte simple. Trois.

La première est certainement dans le texte, la seconde peut-être pas, et la troisième certainement pas.

La première, celle qui y est : lisez naïvement les réponses de Jean, elles parlent fraternité et justice.

Fraternité : « *Si quelqu'un a deux tuniques, qu'il partage avec qui n'en a pas* » (c'est sans doute ce qui a inspiré saint Martin qui, comme vous le savez, les images en font foi, d'un coup d'épée partagea en deux son beau manteau militaire).

Justice « *N'exigez rien de plus que ce qui vous est fixé* », dit-il aux collecteurs d'impôts.

« *Ne faites violence à personne* », dit-il aux militaires.

Cela ressemble furieusement au discours des ancêtres et maîtres en prophétie de Jean : Isaïe, Osée, Ézéchiel, qui sont pleins d'appels à la justice. Quel est donc celui qui criait à ses contemporains : cessez de fausser les poids des balances ?

Justice et fraternité : je ne suis pas sûr qu'elles couvrent tout le champ de la conversion, mais je constate que c'est ce que Luc a retenu et qu'il s'agit des relations humaines fondamentales, de valeurs tant humaines que

rien plus, de comportements très peu « religieux » au sens qu'on donne ordinairement à ce terme.

À donner raison à ceux qui disent que Dieu c'est quand un homme aide un autre homme.

« Quand un homme renonce à s'acharner sur un homme tombé à terre », disait Simone Weil.

Si humain, Jean.

Jean à vous faire croire en Dieu.

Deuxième chose qui n'est peut-être pas dans le texte : les réponses de Jean sont rassurantes même si elles sont exigeantes. Elles sont rassurantes parce qu'il nous avait fait peur avec sa conversion, on se demandait en quoi elle pouvait bien consister.

C'est que le mot est redoutable tant en grec qu'en latin : dans son original grec le mot signifie changement de mentalité, changement de regard, et dans sa traduction latine, changement de direction.

Changer de regard, changer de direction, pas évident ! En tout cas pas l'affaire d'un jour !

Oui, il y a bien, les convertis qui le font d'un coup sec, nous dit-on, mais des convertis et de leur ardeur proverbiale, délivrez-nous, Seigneur !

Or, ce qu'on entend et qui rassure, c'est que Jean propose une sorte de b.a ba de la conversion, un manuel de conversion pour les nuls que nous sommes, il préconise des comportements, des choses à faire. Commencez par elles, semble-t-il nous dire, commencez par être justes, efforcez-vous d'être fraternels. Il faudra que le reste suive bien sûr, le continent conversion, les sentiments, le cœur mais il viendra plus tard. Il est pour plus tard, mais il viendra, le sourire que Dieu aime chez celui qui donne, à en croire Saint Paul. « Et si votre cœur vous condamne, Dieu est plus grand que votre cœur. »

Une troisième chose enfin, qui n'est certainement pas dans le texte : à personne Jean ne dit de quitter le lieu où il se trouve. *Restez où vous êtes*, dit-il aux soldats qui étaient des sbires à la solde du pouvoir, *mais n'abusez pas de votre force*. *Restez où vous êtes*, dit-il aux collecteurs d'impôts qui n'étaient pas des enfants de chœur, *mais ne commettez pas d'injustice*.

Bref, il n'invite personne à le suivre au désert et à devenir moine. Pardonnez-moi, frères bénédictins, mais celle-là je ne pouvais pas la rater.

Et rassurez-vous : je ne crois pas un mot de ce que je raconte. Que ferions-nous sans vous ?

Année C - 4^{ème} dimanche de l'Avent - Luc 1, 39-45

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

Année C - Nuit de Noël - Luc 2, 1-14

Luc a terminé son évangile. Il referme le livre.

Il a, comme Marc qui est à côté de lui sur la table, commencé son récit avec les choses sérieuses : la vie publique de Jésus.

Pourtant il lui semble que quelque chose lui manque. Car enfin, Jésus n'est pas tombé du ciel. D'où vient-il et que s'est-il passé avant sa vie publique ?

Et voilà qu'il décide de raconter l'origine de Jésus, sa naissance, son enfance, et cela donne l'annonciation à Zacharie, la naissance du cousin Jean, l'annonce faite à Marie, la visitation, la nativité. C'est exactement ce que plus tard, en musique (Luc ne connaît bien sûr ni le mot ni la chose) on appellera une ouverture, c. à d. une entrée où sont esquissés les thèmes de l'œuvre qui va suivre.

Ce Luc est un grand artiste, et quand il a terminé ce qui allait s'appeler l'évangile de l'enfance, j'imagine sa femme passer par là et lui demander :

- Tu es content ?

- Oui. Tu veux que je te lise ?

Je parlais d'ouverture et de thèmes ébauchés.

Prenez l'évangile de la Nativité qu'on vient d'entendre et dites-moi si toute la suite de l'évangile ne s'y trouve pas :

- un enfant démuné et faible, vulnérable, offert, exposé. (Étonnez-vous si, plus tard, il préférera mourir si mourir est pour lui la seule façon d'aimer qui ne l'aime pas.) Non-violence et refus de la puissance.

- les pauvres que Dieu préfère : les bergers

- la paix chantée par les anges

- les hommes que Dieu aime

- l'ombre de la croix bientôt, très vite, quand Hérode menacera la vie de l'enfant.

Comme on comprend le prodigieux succès que Noël allait connaître ! Noël ne dit pas autre chose que Pâques : que l'amour est plus fort que la mort, mais il le dit en termes simples, avec des

images que tout le monde peut comprendre. Noël, c'est l'évangile pour les nuls, la bonne nouvelle racontée aux enfants, et nous sommes tous restés des enfants et nous aimons bien les belles histoires et nous aimons bien qu'on nous en raconte.

Noël ne vole pas toujours à ces altitudes. Il n'est pas toujours, il n'est plus toujours, le Noël de saint Luc. On nous rend peut-être la monnaie de notre pièce : après tout, c'est nous qui avons commencé ; nous nous sommes emparés d'une fête païenne et nous l'avons baptisée. C'est peut-être le vieux substrat païen qui refait surface.

Il n'y a aucun mépris dans le mot « païen » que j'utilise. Car même sécularisé, Noël garde une très belle harmonique. C'est d'être la fête de l'enfance. De l'enfance et de l'espérance.

Tout redevient possible lorsque l'enfant paraît. Les hommes les plus blasés se remettent à espérer, autour d'un berceau. L'histoire du monde recommence, les compteurs sont remis à zéro. Et cette fois, c'est la bonne ; ce sera la der des der.

Il ne faut pas se moquer de l'espérance, il ne faut pas la décourager. Même si elle est naïve. L'espérance est la philosophie du pauvre.

Donner le jour à un enfant est un acte de confiance en la vie. Sans l'espérance, le monde mourrait de froid.

Les haines se taisent aussi lorsque naît un enfant. Car l'enfance est si démunie qu'elle constitue un appel à la bonté et à l'amour. Elle est si faible et si désarmée, il est si facile de la tuer qu'elle manifeste par là-même l'impuissance radicale de la violence, comme on l'a bien vu, chaque fois dans le cours de l'histoire, depuis le massacre des innocents jusqu'aux camps de la mort, on a persécuté des enfants.

Ne boudons pas Noël, et va pour la fête de l'enfance et vive l'espérance ! Toutes les mamans du monde sont des Marie tenant leur Jésus dans les bras.

Et c'est à eux que je dédie ces quelques lignes de Pierre Emmanuel :

*Dieu naquit comme il voulait naître
Et comme naît n'importe qui
Dans son incognito sublime
Il vint en lieu et temps requis
Parmi la cohue anonyme*

*Cela sans doute est merveilleux
Comme est tout autre qu'ordinaire
La foi qui se connaît un Dieu
Dans l'enfant qui sort de sa mère*

*Dans cet enfant qu'il faut laver
De l'odeur du sang et d'eaux-mères
Fils de David, fils de Yahvé
Fils du froid et de la misère.*

Année C - Noël, messe du jour - Jean 1, 1-18

Ce début de l'évangile de Jean qu'on appelle prologue, est un monument classé : majestueux, solennel, des mots burinés dans la pierre, des phrases ciselées comme un bulletin aux armées :

*Au commencement était le Verbe.
Et le Verbe était auprès de Dieu
et le Verbe était Dieu.
Tout a été fait par lui
et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.*

*Et le Verbe s'est fait chair
et il a habité parmi nous.*

Quel contraste avec l'évangile de la nuit passée, le récit de la Nativité avec la crèche et les bergers et les anges. Ici, on est comme introduit dans le conseil divin, on croirait assister à une réunion au sommet qui prépare une décision importante. Quelque chose se prépare dont on vous dit les rétroactes, un jour J, le jour J étant cette petite phrase vers laquelle tout converge :

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.

Après tout, oui, c'est un jour J parmi les hommes, la naissance de Jésus, la venue du Verbe parmi nous, ce qu'on appelle l'incarnation.

Et il y a deux façons de présenter les choses. Ou bien, comme Matthieu, Marc et Luc, on part du récit de cet homme, on le suit, on se demande à la fin : mais qui était-il donc ? Ici, les choses montent de la terre vers le ciel.

Ou bien, comme saint Jean, on part du ciel où sont Dieu et son Verbe et on descend sur la terre.

Ce sont deux sensibilités différentes. On peut choisir.

J'ai toujours pensé que c'est la présentation johannique (mot savant pour dire : propre à saint Jean) qui l'avait emporté. Un indice ? Le Noël le plus populaire que toute l'Italie chante ces jours-ci :

*Tu scendi dalle stelle
O Dio del cielo
E vien'in una grotta
Al gelo, al freddo
Tu descends des étoiles
O Dieu du ciel
Et viens dans une grotte
Au gel, au froid*

Mais montante ou descendante, les deux pistes se ressemblent : chez les Synoptiques, tout part d'une crèche, chez Jean, tout aboutit à une tente.

Car écoutez à quoi aboutit l'évangile solennel de Jean :

Et le *Verbe s'est fait chair,*
il a habité parmi nous.

Littéralement : il a dressé sa tente parmi nous.

La tente ou la crèche, pas beaucoup de différence.

Comme la tente est une image, vous pouvez la tirer dans tous les sens : vous n'en ferez en tout cas jamais un palais ni même une maison. Pourquoi une tente ? J'aime penser : pour nous suivre dans nos déplacements. Parce qu'il est venu tout partager, tout assumer, nos joies et nos peines, nos moments creux et nos enthousiasmes, nos misères et nos grandeurs, notre vie et notre mort.

Voilà notre foi dans l'incarnation.

Être chrétien, c'est témoigner de l'humanité de Dieu, de sa tendresse infiniment proche, de sa proximité dans nos efforts, luttes, combats.

Tout cela a commencé à Noël où naquit avec cet enfant une image de Dieu tellement nouvelle, tellement subversive qu'il a fallu inventer un autre Dieu. Changer de Dieu.

Année C - Fête de la Sainte Famille - Lc 2, 41-52

Nous aimons tous la famille, nos familles,
nous sommes tous partisans de la famille.
Mais qui, diable, a inventé la fête de la Sainte Famille ?
Sainte, elle l'était sans aucun doute
parce que l'amour devait y régner,
mais c'est tellement vague l'amour.

Ceux qui ont inventé la fête (Benoît XV en 1921) voulaient donner
la Sainte Famille en exemple, comme un modèle.

Mais en quoi est-elle exemple ?

En quoi éclaire-t-elle ?

D'abord on n'en sait rien.

On ne sait pas comment Marie et Joseph ont résolu les
questions quotidiennes du couple, d'éducation.

Et puis d'ailleurs : existe-t-il des exemples et des modèles dans ce
domaine où chacun fait ce qu'il peut, ce qu'il croit devoir faire ?

Moi qui n'ai pas fondé de famille et n'ai donc de conseil à donner à
personne,

je constate simplement qu'il y a autant de façons d'être famille qu'il y
a de familles

(comme il y a autant de façons d'être couple qu'il y a de couples).

Et que toutes ces façons se défendent.

Il y a des familles plus ou moins ouvertes, plus ou moins libérales,
plus ou moins pieuses, plus ou moins bohêmes, que sais-je ?

Comme il y a des couples plus ou moins ouverts, plus ou moins
libéraux,

plus ou moins pieux, plus ou moins bohêmes...

Chacun fait ce qu'il peut

et nous passons toute notre vie à nous remettre de ce que nos

parents qui nous aimaient beaucoup ont cru devoir nous donner.

Il ne faut en vouloir à personne, nous faisons sans doute la même
chose.

Il est bien connu que nos mamans font la soupe qu'elles ont vu faire
par leurs mamans à elles.
Bref, la façon d'être famille n'est pas écrite dans les étoiles.

L'Écriture ne m'apprenant rien,
et étant sans expérience,
j'en suis réduit à faire des vœux et une prière.

Mon vœu serait celui de Khalil Gibran qui écrit aux parents :

*« Vos enfants ne sont pas vos enfants,
ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à elle-même,
ils viennent à travers vous mais non de vous,
et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas.*

*Vous pouvez leur donner votre amour mais non point vos pensées
car ils ont leurs propres pensées,
vous pouvez accueillir leurs corps mais pas leurs âmes
car leurs âmes habitent la maison de demain
que vous ne pouvez visiter, pas même dans vos rêves.*

*Vous pouvez vous efforcer d'être comme eux
mais ne tentez pas de les faire comme vous.
Car la vie ne va pas en arrière ni ne s'attarde avec hier.
Vous êtes les arcs par qui vos enfants, comme des flèches vivantes, sont projetés. »*

Vous avez entendu ?

Les parents sont des arcs et les enfants, des flèches.
En termes moins médiévaux, les parents sont des rampes de
lancement et les enfants, des fusées.
Et vivent les familles ouvertes !

Ce qu'on leur demande, c'est de faire des adultes, des hommes
libres,
et puis de s'effacer, de se rendre inutiles, une fois leur mission
accomplie.

C'est des parents captatifs et castrateurs qu'on a pu dire : « Familles,
je vous hais ! »
Ce qui n'est ni gentil ni juste.

Des vœux donc.
Une prière aussi :

*« Seigneur, nous te confions nos familles,
Nous te confions spécialement les jeunes qui fondent une famille.
Que ton Esprit les éclaire
qu'il les aide à vivre selon ton évangile,
qu'ils donnent à leurs enfants l'envie de vivre comme eux. »*

J'ai lu que la fête de la Sainte Famille avait été instituée
pour répondre aux attaques auxquelles on l'estimait soumise.
Je ne crois pas que la famille soit un chef-d'œuvre en péril :
malgré les difficultés qu'elle traverse
(et qu'elle a d'ailleurs toujours traversées),
je ne vois pas par quoi on pourrait la remplacer.
Elle est sans doute, comme le mariage, ce qu'on a inventé de mieux
jusqu'à présent.

Et puisque c'est aussi une nouvelle année qui commence,
on pourrait faire silence pour écouter
« ce que l'Esprit dit aux Églises » comme le dit joliment
l'Apocalypse,

à l'exemple de Marie « qui conservait toutes ces choses dans son
cœur ».

En ce début d'année,
confions-nous nous-mêmes, les uns les autres, et toute notre vie au
Seigneur notre Dieu.

Année C - 1^{er} janvier - Luc 2, 16-21

En ce premier janvier où l'on se fait des vœux, est-il plus beau
souhait à faire que de reprendre les mots de la première lecture :

*Que le Seigneur te bénisse et te garde
Qu'il fasse briller sur toi son visage et te donne la paix.*

C'est vague et ça vaut mieux,
le Seigneur sait mieux que nous ce qui nous est bon.

Quand même un souhait précis et merveilleux : la paix,
la paix que les anges chantaient à Noël, la paix de Dieu :
*Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'il
aime !*

Elle résume peut-être toute la bonne nouvelle :
c'est Dieu qui la donne.
Se savoir voulus, passionnément aimés, invités à la vie.

Elle revient si souvent dans les propos de Jésus
*Je vous donne la paix, je vous lègue ma paix.
Que votre cœur cesse de se troubler.*

C'est la première chose que les disciples doivent dire en entrant
dans une maison :
Paix à cette maison !

Le premier mot que dit le ressuscité le soir de Pâques, *Paix à vous !*

La paix, elle est aussi entre nos mains,
l'ayant reçue, il faut la faire passer, il faut la faire.
Nous sommes invités aujourd'hui à prier pour la paix dans le monde,
c'est la journée universelle de prière pour la paix.

Le Seigneur dit heureux les artisans de paix :
Heureux les artisans de paix, ils seront appelés fils de Dieu.

Et Paul VI à l'ONU s'était écrié
Guerre à la guerre, plus jamais la guerre !

Quand viendra le jour où les hommes régleront leurs conflits
autrement que par les armes ?
On y arrivera !
Pourquoi pas ? On a bien vaincu l'esclavage et le cannibalisme, alors
pourquoi pas la guerre ?

Le beau geste de tendre la main ouverte :
Il signifie : vois, ma main ne cache aucune arme, prends-la, n'aie pas
peur, je ne t'offre pas une main armée.

Et pour finir, le sourire de la Vierge en ce début d'année : *elle gardait
tout cela dans son cœur.*
Gardons au cœur la mémoire des bienfaits du Seigneur.

Fête de l'Épiphanie - Mt 2, 1-12

Il n'y a que Matthieu qui nous a rapporté le récit des rois-mages
guidés par une étoile.
Brave étoile, va !
Elle tombe en panne, elle subit une éclipse
quand elle passe au-dessus de Jérusalem,
là où sont les sages et les savants
mais surtout les hommes au cœur dur.

C'est un beau récit tout plein de symboles : l'étoile, la question, la
marche.
Tant pis s'ils ne s'appelaient pas Melchior, Gaspard et Balthasar ;
tant pis s'ils n'étaient pas rois,
tant pis même s'il n'y avait pas d'étoile !
Je n'ai pas envie de jouer les professeurs Nimbus.

Le sens est clair :

l'Épiphanie c'est Noël pour tous, Noël offert à tous.

L'Épiphanie c'est le vrai dimanche des missions.

Mission comprise non comme volonté d'annexion mais comme ouverture,
et c'est à elle que je vous invite à réfléchir.

La mission n'a pas pour but de convertir,
mais de dire aux autres,
pour leur propre joie,
ce qui nous fait vivre.
Comme ceux qui aiment Mozart, aimeraient le faire connaître,
pour leur joie,
à ceux qui ne le connaissent pas.

Et cette « mission » s'exerce ici, tout de suite
et nous y sommes tous conviés,
elle n'a même pas besoin de mots.

Cette « mission » est surtout un dialogue
où j'ai autant à gagner que l'autre,
puisque si je lui dis ce qui me fait vivre,
lui aussi m'apprend ce qui le fait vivre, lui.

(On pourrait donner des tas d'exemples : la compassion bouddhiste qui m'aide à comprendre le sermon sur la montagne, ce que les Grecs ont dit de l'amitié qui éclaire ce que la bible dit de l'amour, ou encore l'Islam qui me donne le sens de Dieu, cet Islam qui a converti Charles de Foucauld non pas à l'Islam mais à l'évangile. Par contre, je ne vois pas comment réconcilier la croyance en la réincarnation avec le message de l'évangile. Vous le voyez, je braconne sans vergogne, non par synchrétisme, qui consiste à vouloir être à plusieurs lieux à la fois, à vouloir parler plusieurs langues, mais pour approfondir ma propre foi.)

Vous savez qu'on met toute sa vie à se libérer de l'éducation qu'on a reçue.

Pour ma part, il m'a fallu longtemps pour me libérer de l'idée missionnaire.

Merci à Vatican II qui m'y a aidé avec sa déclaration - enfin ! - sur la liberté religieuse.

On me disait : « il faut être missionnaire », mais je n'avais aucune envie de l'être, pour le simple motif que je n'avais aucune envie qu'on me fasse subir le même traitement, c'est-à-dire qu'on soit missionnaire à mon égard !

La peste soit des gens qui vous veulent du bien, quand ils ne veulent pas vous enfoncer à coups de poing leur credo dans la tête.

Et vivent ceux qui n'ont pas trop de certitudes : ceux-là n'ont jamais commis de dragonnade ni envoyé personne au bûcher.

Et quand je lisais la vie de convertis célèbres (convertis à l'Église catholique évidemment), je pensais que c'était une arme à deux tranchants puisqu'elle pouvait se retourner contre nous.

Je caricature, et toute mission n'est pas de la sorte ; mais c'est pour me permettre de dire que la seule mission admissible est celle qu'inspire l'amour de l'autre.

Mais l'amour, on le sait, est infiniment discret et respectueux.

Et puis encore, même respectueux, comment justifier le prosélytisme ?

De quel droit vouloir faire passer mes convictions chez les autres ?

Parce que les miennes sont meilleures, ou les seules bonnes ?

Mais l'autre est probablement convaincu de la même chose et nous sommes au rouet.

Vatican II l'a compris et a eu le bon sens d'affirmer la liberté religieuse.

En tout ceci, je parle à la première personne, non pas pour m'étaler

mais parce que vous n'êtes pas obligés de vous reconnaître dans ce que je dis.

C'est vrai, je suis chrétien par héritage,
c'est un destin
que j'espère transformé en choix volontaire,
par un travail continu de compréhension.
Je ne connais pas les autres religions,
je ne parle pas d'autre langue que la mienne.
Mais cet héritage, je l'assume entièrement :
j'aime l'évangile, il est ma maison,
j'y suis chez moi.

J'aime le Dieu qu'aimait Jésus-Christ,
ce Dieu qu'on honore en aimant son prochain.
J'aime l'Eucharistie, géniale dans sa simplicité.

Ma maison est la maison chrétienne,
mon langage est le langage chrétien,
l'évangile est le lieu où je me comprends moi-même, les autres,
ma place dans l'histoire, dans le monde.
Cette voie me suffit.
L'évangile est la langue que je m'efforce de parler,
J'en sais les difficultés :
cette incarnation intolérable à l'Islam,
cette Trinité incompréhensible aux Juifs.

Et pourtant, si l'évangile est mon absolu,
c'est en quelque sorte un absolu relatif.
Je dois admettre qu'il existe d'autres voies pour atteindre Dieu,
pour atteindre ce fondamental que nous appelons Dieu.

Jusqu'à présent nous ignorions superbement les autres religions.
Or, nous ne pouvons plus dire, avec notre belle assurance
(arrogance) que la vérité est seulement dans la voie du Christ.

Je ne connais Dieu que dans le Christ,
mais le Christ n'épuise pas ce que nous pouvons dire de Dieu,
il existe d'autres voies que la voie chrétienne.

Nous sommes tous, humblement, en quête de ce centre et en route
vers lui,
ce centre que personne ne possède ni ne domine,
ce centre que les religions appellent Dieu.

La vérité est dans la profondeur :
si j'approfondis ma conviction de l'intérieur,
si je m'approfondis de l'intérieur,
j'ai des chances de raccourcir la distance qui me sépare de l'autre
s'il entreprend le même mouvement d'approfondissement.

Prenez l'image de la sphère :
à la surface, les distances sont immenses,
mais à mesure qu'on se rapproche du centre,
on se rapproche les uns des autres.
Nous nous rejoindrons en étant davantage nous-mêmes.

C'est ainsi et ainsi seulement que je conçois le dialogue qu'on appelle
mission...

Année C - Baptême du Seigneur – LUC 3, 21-23

Fête du baptême de Jésus.
C'est une fête remise en valeur pas le dernier concile
qui estimait, à raison, qu'on ne la fêtait pas avec l'éclat qu'elle mérite.
Le baptême de Jésus occupe en effet une grande place dans les
évangiles.
Parce que c'est le début de sa vie publique,
son investiture,
parce que les choses sérieuses commencent ici, pas à Noël.

Comme plus d'une fois, le récit a quelque chose de fantastique :
ces cieux qui s'ouvrent, cette colombe, cette voix.
Rassurez-vous : les choses ne se sont pas passées telles qu'elles sont
ici décrites.

Il n'y a pas eu plus de « merveilles » dans la vie de Jésus qu'il y en a
dans les nôtres.

Je vous en supplie : ne faites pas de la foi un fatras de choses
merveilleuses et incroyables.

C'est quand l'histoire de Jésus parmi les hommes s'est terminée,
quand on l'a vu vivre et mourir,
qu'on a pris conscience que l'Esprit habitait en lui,
qu'avec lui les cieux s'étaient ouverts,
qu'il était vraiment le Fils de Dieu.

Personne n'a jamais vu l'Esprit descendre sur quelqu'un.
Jésus ne fait pas exception à la seule règle qu'il ait laissée :
on reconnaît l'arbre à ses fruits.
Je refuse qu'il se soit passé dans sa vie des choses qui ne se passent
pas dans la mienne.

C'est le début de cette merveilleuse aventure qui a été mis en scène
dans le baptême de Jésus,
parce que c'est alors que tout avait commencé.

Mais comment dire ces choses mieux qu'avec de merveilleuses
images,
riches d'un merveilleux passé,
qui donnent tellement plus à penser que de belles idées
ou des concepts qui ne sont jamais que des images mortes.
Des images qu'on va, évidemment, puiser dans l'Ancien Testament.

Je vous les montre ces images ?
Il y en a trois.

Première image : les cieux qui s'ouvrent.

Rappelez-vous : les cieux fermés du vendredi saint

« *Les ténèbres recouvrirent la terre* ».

Quand rien ne va plus, le soleil boude, le ciel se bouche.

Rappelez-vous par contre l'échelle que Jacob avait vue en songe,
une immense échelle qui montait de la terre vers le ciel

ou qui descendait du ciel vers la terre,

et les anges de Dieu qui allaient et venaient dans les deux sens.

Image des rapports restaurés entre le ciel et la terre,

des relations diplomatiques restaurées entre Dieu et les hommes.

Avec Jésus, les cieux s'ouvrent à nouveau,

comme un soleil qui perce merveilleusement les nuages.

Deuxième image : la colombe.

Pas celle de la paix, à laquelle spontanément nous pensons,

et qui est qui est une petite et d'ailleurs très belle dernière venue sur
le marché des images.

Mais la colombe biblique, image de l'esprit

qui avait présidé à la première création,

la colombe de la toute première page de la Bible où il est dit :

« Et l'esprit de Dieu planait sur les eaux ».

La voilà qui se pose sur Jésus comme elle avait plané sur les eaux
primordiales.

C'est donc une nouvelle création qui commence ?

Luc a noté que Jésus l'a reçue alors qu'il était en prière.

Quand on sait que pour lui il n'y a qu'une seule prière à faire :
demander l'esprit,

on ne s'étonne pas que Jésus qui priait la reçoive.

Troisième image : la voix.

Une voix « off », dit-on au cinéma,
la voix de quelqu'un qui parle sans qu'on le voie et dit le sens de ce
qui se passe.

C'est la voix du Père éternel qui se reconnaît en Jésus et qui
l'accrédite

et, comme il connaît bien sa bible, il cite un psaume :

« C'est toi, mon Fils, moi aujourd'hui je t'ai engendré ».

Cette parole, le Père la redira, au témoignage de saint Paul, le jour de
la résurrection :

« Tu es mon Fils, tu restes mon Fils, tu l'es à jamais, tu l'es plus que
jamais ».

Et cette parole le fera revivre

car Dieu n'abandonne pas à la mort ceux qu'il aime.

Ainsi la même parole de reconnaissance préside au début et à la fin,
elle arme Jésus au début de sa vie terrestre et le fait revivre,
elle lui donne la vie et la lui rend.

Le voilà, le baptême :

comme une nouvelle création,

comme une mission :

celle d'établir parmi les hommes le Royaume,

c'est-à-dire le monde dont Dieu rêve.

Le rêve de Dieu qui nous est confié.